

13^e Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue

La force des films brefs

Marcel Jean

Number 76, Spring 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Jean, M. (1995). 13^e Festival de cinéma international en Abitibi-Témiscamingue : la force des films brefs. *24 images*, (76), 46–46.

13^e FESTIVAL DU CINÉMA INTERNATIONAL
EN ABITIBI-TÉMISCAMINGUE

LA FORCE DES FILMS BREFS

par Marcel Jean

S'il y a un plaisir propre au Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue, c'est bien celui de goûter le cinéma sans discrimination. En effet, à Rouyn-Noranda, chaque séance regroupe des films de longueurs diverses, les courts

des comédiens, en l'occurrence Hippolyte Girardot, Patrick Bouchitey et le jeune Dimitri Rougeul. Quant au film de Brisseau, son cas est plus complexe, on y dénote plusieurs grandes qualités, mais la démonstration y est d'une lourdeur excessive qui finit par jouer contre la thèse du cinéaste (pour un point de vue plus élaboré, voir critique p. 56-57). Pour le reste, les titres les plus intéressants de la programmation de longs métrages avaient été vus ailleurs, notamment les excellents *Journal intime* de Nanni Moretti et *Exotica* d'Atom Egoyan.

Partant de là, il fallait donc se tourner vers les courts métrages. On y trouvait de tout, de l'exercice de style amusant (*Confidence pour confession* d'Élaine Dumont) au plaidoyer antimilitariste réalisé sur écran d'épingles (*Ex-enfant* de Jacques Drouin). De l'ensemble, deux titres se détachaient: *Une artiste* de Michèle Cournoyer et *Bête de scène* de Bernard Nissile.

Réalisé à l'ONF dans le cadre d'une série sur les droits de l'enfant, le film de Cournoyer parvient, à travers un travail graphique exceptionnel, à suggérer la passion d'une jeune fille pour la musique. Tout ici est à la fois clair et inattendu, dans un équilibre remarquable entre la nécessité du propos et l'envolée poétique. Dans ce film étonnant, où la cinéaste se laisse aller à son goût pour les périlleux assemblages surréalistes, la musique ordonne le monde jusqu'à emplir l'image à travers cette idée naïve et forte de dessiner les notes qui dansent autour de la fillette. Et on peut remercier Michèle Cournoyer et ses musiciens — Ginette Bel-

lavance et Daniel Toussaint — d'avoir entouré la jeune artiste d'un univers musical contemporain, exempt de toute facilité.

Bête de scène, du Français Bernard Nissile, surprend par son casting prestigieux. On y aperçoit Patrice Chéreau, Bulle Ogier, Michel Piccoli, Emmanuel Salinger, Marianne Denicourt, Roland Amutz, Eva Ionesco et au moins une dizaine d'autres acteurs, pour la plupart très jeunes, dont le talent est déjà reconnu. Mais le film ne se limite heureusement pas à un étalage de vedettes. Au contraire, Nissile parvient, en dix-huit minutes, à peindre le curieux portrait des coulisses d'un théâtre. Sur la scène, on joue une pièce de

Shakespeare, *Conte d'hiver*. La vie de la troupe est vue à travers les yeux de l'acteur qui, soir après soir, doit monter sur scène déguisé en ours. Intrigues, amours, rivalités, petites alliances et trahisons, tout est dit avec un superbe sens de la concision, une direction d'acteurs solide et un filmage précis et vigoureux. Au terme de ce film drôle et remuant, une seule chose est certaine: Bernard Nissile est un cinéaste et il faut retenir son nom.

Ne serait-ce que parce qu'il redonne au court métrage la place qu'il mérite, le Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue est un exemple à suivre. ■



Bête de scène
de Bernard Nissile

métrages n'étant jamais marginalisés par rapport aux productions plus prestigieuses.

On peut dire que ce parti pris d'intégration des courts métrages et des films d'animation a été, cette année, à l'origine des plus belles découvertes et des sensations les plus fortes. Précisons d'abord que les longs métrages présentés en primeur ne brillaient pas spécialement par leur qualité. Les deux gros morceaux du premier week-end, *Quand j'avais cinq ans je m'ai tué* de Jean-Claude Sussfeld et *L'ange noir* de Jean-Claude Brisseau constituant des déceptions, à des degrés divers.

Adapté du célèbre Howard Buten, *Quand j'avais cinq ans...* souffre d'une mise en scène indigente et d'un symbolisme ringard qui viennent gâcher le travail plutôt bien fait

IMAGES DU MONDE ARABE

PAR GÉRARD GRUGEAU

Montréal a un nouveau festival: *Images du monde arabe*, une manifestation mise sur pied par le CEAD (Centre d'études arabes pour le développement) et Vidéo Tiers-Monde. Ce festival vient salutairement compléter le très populaire événement *Vues d'Afrique* qui, pour des raisons géographiques évidentes, ne rend compte que des cinémas maghrébins. Au cœur d'une programmation diversifiée, qui manquait toutefois de rigueur pour cette première édition (un certain nombre de films déjà vus): des fictions (à déplorer l'absence du très attendu *Mercédès* de Yousry Nasrallah, ancien assistant de Chahine) souvent intéressantes dans leurs prémisses, mais inabouties sur le plan narratif et formel (*Les figurants* du Syrien Nabil Maleh, *Le tourbillon* du Libanais Samir Habchi, *La nuit de la décennie* du Tunisien Brahim Babaï). Et surtout, des documentaires essentiels, sans conteste le volet le plus riche et le plus intéressant de la manifestation. Un volet composé d'œuvres qui mettaient en lumière les multiples réalités que recouvre le monde arabe, tout en exposant certaines des luttes sociales (le très beau *Femmes d'Alger* de Kamal Dehane, ou *Femmes d'Islam*), des drames humains (le très émouvant *Rachida*, *Lettre d'Algérie*) et des enjeux politiques de notre époque. À l'heure où les intégrismes se durcissent en Algérie et à Gaza, à l'heure où une certaine presse occidentale s'évertue à entretenir sans nuances l'amalgame entre musulmans et islamistes, ainsi qu'entre islam et barbarie, un festival pluraliste et libertaire comme *Images du monde arabe* a plus que jamais sa place. L'idéal serait bien sûr que, fidèles à leur mandat éducatif, nos télévisions assurent un suivi en diffusant certains de ses documents éclairants... Un beau défi à relever pour RDI, qui y gagnerait certainement en étoffant sa programmation. À noter en marge de l'événement l'exposition-photos de Josée Lambert, un superbe voyage «au-delà du cliché» qui proposait «un dialogue avec les vivants» à travers d'autres images, du quotidien celles-là, pour soulager la lourdeur du deuil et «combler le silence des morts tant et tant médiatisés». ■